

# Pédagogie entre *elles*

Le journal du Syndicat des professeurs  
du Cégep du Vieux Montréal

## Dans ce numéro...

Par Lilia Selhi, *Sciences et techniques de gestion*

Est-ce la prémisse d'une tradition à venir ? Nous sommes fières de vous présenter le troisième numéro hors-série de notre bulletin syndical, *Pédagogie entre elles*.

Pour souligner la Journée internationale des femmes, nous avons voulu rendre hommage, bien modestement il est vrai, à Lise Payette, source d'inspiration pour plusieurs d'entre nous. Son témoignage nous fait réaliser les acquis des luttes féministes, tout en écorchant au passage celles qui refusent de se définir comme féministes, comme si ce qualificatif avait une connotation incongrue, voire obscène.

Le comité Femmes n'est pas sectaire : c'est avec plaisir que nous faisons une place dans nos colonnes pour accueillir la chronique de notre collègue masculin Luc Bédard, fidèle collaborateur de *Pédagogie entre autres*.

N'oublions pas que nous sommes en période de négociation. Notre syndicat a toujours été particulièrement préoccupé par la précarité enseignante. Michèle St-Denis a interrogé quelques professeures précaires, et nous livre ici des témoignages sur la précarité vécue au féminin.

## Contenu

Le point de vue d'une pionnière .....	2
En 2010, ça va marcher!.....	2
La franche parure de la vieille Bédée .....	2
La précarité telle que vécue par des enseignantes du Vieux Montréal .....	2
Solidarité avec les femmes haïtiennes .....	2



## À propos du SPCVM

Syndicat des professeurs  
du Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est,  
Montréal, QC H2X 1X6

Bureau : A3.04

Lundi au vendredi de 8h30 à 16h

Site web : [www.spcvm.org](http://www.spcvm.org)

Courriel : [info@spcvm.org](mailto:info@spcvm.org)

Télécopieur : 514-843-8552

Téléphone : 514-843-8884; ou  
514-982-3437 p. 2086 ou 2087

## Ont collaboré à ce numéro

Luc Bédard  
(Psychologie pré-universitaire)

Sophie Lorrain  
(Sciences et techniques de gestion)

Sylvie Prévost  
(Éducation à l'enfance)

Julie Roussin  
(Psychologie pré-universitaire)

Michèle St-Denis  
(Psychologie pré-universitaire)

Lilia Selhi  
(Sciences et techniques de gestion)

Mise en page :  
Chantal Biron  
(Sciences et techniques de gestion)

L'année 2010 a débuté sur un cataclysme qui nous a toutes interpellées. Nous invitons la communauté à souligner la Journée internationale des femmes en exprimant sa solidarité avec les femmes haïtiennes. Nous solliciterons encore votre générosité au cours du mois de mars, au profit de l'association Kay Fanm (La maison des femmes). Les dons recueillis transiteront par l'ONG Droits et démocratie.

Et surtout, soulignons que l'année 2010 verra une nouvelle édition de la Marche mondiale des femmes. Francine Godin recense diverses activités liées à cet événement. L'important, c'est qu'**en 2010, ça va marcher!** ■

## Le point de vue d'une pionnière

Par Lise Payette

*Le 13 juin dernier, Madame Payette recevait un doctorat honoris causa en études féministes de l'Université du Québec à Montréal. L'allocution qu'elle a prononcée à cette occasion est un concentré de la verve qu'on lui connaît. A notre manière, nous lui rendons un modeste hommage en reproduisant dans ce numéro spécial l'intégralité de ses propos.*

Monsieur le Recteur,  
Mesdames et Messieurs les dignitaires,  
Mesdames et Messieurs les enseignants,  
Messieurs les étudiants,  
Et vous, mesdames les étudiantes,  
Mes très chers amis,

Merci mille fois de ce grand honneur que vous me faites aujourd'hui.

J'en suis touchée profondément et émue beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Et vous comprendrez sûrement mon désir de le partager cet honneur avec toutes ces femmes anonymes qui ont traversé l'Histoire sans jamais être connues, ces femmes sans qui nous ne serions pas là ce soir et sans lesquelles nous ne serions certainement pas ce que nous sommes devenues.

Moi, pour partager cet honneur que vous me faites, j'ai invité ma grand-mère : est-ce que vous la voyez? Elle a mis sa plus belle robe, noire à fleurs blanches, et son petit chapeau de paille noire.

Je vous la présente : Marie-Louise Laplante, née en 1873 et morte en 1951. Je dis « morte » mais elle l'est si peu. Pour moi, elle est toujours là et elle me guide chaque jour. Sans cette femme lucide et décidée, j'aurais pataugé beaucoup plus longtemps pour apprendre les choses importantes de la vie, pour faire les choix essentiels et pour entreprendre la révolution qu'elle m'a inspirée.

Ma révolution féministe, elle me vient d'elle.

Cette révolution, elle continue son petit bonhomme de chemin mais elle a commencé bien avant nous. Bien avant moi et bien avant vous.

Vos grand-mères et vos arrière grand-mères l'ont menée dans la joie et la misère, maison par maison, village par village, assumant en même temps et sans baisser les bras, la revanche des berceaux et la revanche des cerveaux, souhaitant encore et toujours que leurs filles aient une meilleure vie que la leur et les obligeant souvent à être aussi instruites que possible pour assurer la transmission du savoir.

Ce sont ces femmes, celles qui étaient là avant nous, qui ont empêché ce pays de sombrer dans la noirceur totale de l'ignorance. Ce sont elles qui ont continué à fournir les mots pour exprimer le désespoir comme le bonheur et qui ont ouvert l'esprit des enfants qu'elles mettaient au monde pour qu'ils aient un minimum de culture.

Marie-Louise, ma grand-mère, m'a répété souvent que je devais aller à l'école le plus longtemps possible. Elle qui n'avait qu'une 3e année, savait lire, écrire et compter. Elle avait poussé dans le dos de chacun de ses enfants pour qu'ils n'abandonnent pas trop tôt. Ma mère, sa fille Cécile, avait une 5e année et Marie-Louise me disait que je devais faire mieux car la vie n'allait pas se simplifier, au contraire. Qu'il fallait foncer, ne pas accepter de se faire dire non. Que les études, au bout de tout, c'est ce qui restait...même quand il n'y avait plus rien.

Moi, je l'ai crue.

Après ma 9e année, je n'ai pas eu de mal à convaincre ma mère que je désirais continuer mes études, faire mon classique comme on l'appelait à cette époque-là, comme les garçons le faisaient. Chez les Sœurs de Ste-Anne où j'étudiais, après la 9e année, les études n'étaient plus gratuites. Il en coûtait 6 dollars par mois pour aller plus loin. Mon père trouvait que c'était beaucoup trop cher car il avait deux filles aux études et même si les sœurs lui faisaient un rabais parce que nous étions deux, il continuait à penser que c'était de l'argent gaspillé pour rien dans une maison où l'argent était rare.

Mon père était un homme de son temps. Il avait l'habitude de dire qu'heureusement ses deux filles n'étaient pas trop laides, qu'elles finiraient bien par trouver à se marier et que ce n'était pas nécessaire d'avoir des diplômes pour changer des couches. Mon père, finalement, n'était pas tellement différent des TALIBANS d'aujourd'hui dans ses propos en ce qui concernait l'instruction des filles. Il n'est jamais allé jusqu'à brûler les écoles de filles mais il avait une idée à lui de la place des filles dans la société. Inutile de vous dire que Marie-Louise ne l'aimait pas beaucoup. Grâce à elle, j'ai gagné mon point.

J'ai fait un peu de philosophie et du latin au grand désespoir de mon père qui trouvait que c'était du temps perdu et c'est parce que ma mère est allée travailler pour payer mes études que j'y suis arrivée. Je lui en serai éternellement reconnaissante. Grâce à elle, j'ai pu étudier 4 ans de plus. 13 ans d'études pour une fille, c'était énorme!

Puis un jour, mon beau rêve s'est arrêté. J'ai quitté l'école.

J'avais tenu plus longtemps que la plupart de mes copines et c'était une véritable victoire. La résistance de mon père, ses opinions sur les études

## En 2010, ça va marcher!

Par Francine Godin, Éducation à l'enfance

### La marche mondiale des femmes s'organise

La Troisième Action internationale de la Marche Mondiale des Femmes se déroulera à travers le monde entre le 7 mars et le 17 octobre 2010 sous le thème : **En 2010, ça va marcher...** Des marches, des actes symboliques, des conférences, des présentations culturelles se dérouleront simultanément dans de nombreux pays pour marquer ce grand événement.

C'est à l'occasion de la Journée internationale des femmes, soulignée depuis 35 ans au Québec, qu'aura lieu à **Montréal** le lancement des activités de la Marche Mondiale des Femmes de 2010.

Tout d'abord le **dimanche 7 mars** aura lieu le **lancement national** de cette grande mobilisation. On se donne rendez-vous à 13 heures au Carré Phillips pour une courte marche et une action symbolique.

Le **lundi 8 mars**, auront lieu les **lancements régionaux et locaux** à travers tout le Québec. À **Montréal**, les activités débiteront par un petit déjeuner à la CSN où Claudette Carbonneau présentera les revendications québécoises de la Marche Mondiale des Femmes soit la défense des services publics et des programmes sociaux et la dénonciation du désir de désengagement de l'état actuel.

La **même journée**, une **action symbolique** se déroulera entre midi à 13 h 15 au Complexe Desjardins. Le départ des autobus se fera à la CSN.

Les personnes intéressées à participer à cette activité doivent

des filles, avaient semé en moi la graine du féminisme qui n'allait plus cesser de grandir avec l'encouragement de Marie-Louise.

Ce que je trouve le plus difficile à vivre pour mon cœur de féministe en ce moment, c'est quand je réalise que vous, les jeunes femmes, avez l'air de penser que ce que vous avez en ce moment, ce que vous prenez pour acquis, que tout ça, les études, l'Université, l'égalité ... ça a toujours existé. Que vous ne devez rien à personne. Quand je vous entends affirmer avec un sourire en coin : moi je ne suis pas féministe... je me demande d'où vous sortez.

Et j'ai souvent envie de vous brasser la cage pour vous faire réaliser que sans nous, les vieilles féministes, vous seriez à la maison en train de changer les couches du petit dernier en attendant le suivant...

Il m'arrive de vous trouver ingrates comme si vous étiez incapables de comprendre que des femmes se sont battues avant vous pour obtenir ce que vous avez maintenant. Comme si vous vouliez effacer d'une phrase les humiliations et les déceptions de ces femmes qui vous ont précédées et qui n'ont pas eu accès à ce que vous considérez comme vous étant dû aujourd'hui.

Nous devrions toutes être vraiment fières de dire que nous sommes féministes car l'Histoire témoignera bien un jour du fait que les femmes ont mené à travers les siècles et les continents une révolution sans violence qui a fini par faire de nous des citoyennes à part entière, des égales en toutes matières sans jamais renoncer à ce qui nous différencie de nos compagnons.

Je vous certifie qu'on peut être féministe et féminine, qu'on peut aimer d'amour et garder sa tête et son cerveau, qu'on peut avoir des enfants et faire des études. Qui a dit qu'on pouvait marcher et mâcher de la gomme en même temps?... Il parlait des hommes sûrement.

Les femmes, elles, peuvent faire beaucoup plus. Elles l'ont toujours fait. C'est mon père qui serait surpris de voir comment les choses se passent aujourd'hui... il faudrait que je lui explique qu'il faut être deux pour faire des enfants, donc... qu'il faut être deux pour changer les couches...

Je pense qu'il aurait du mal à s'en remettre! Marie-Louise elle, elle éclaterait d'un beau grand rire... Elle me dirait : Vas-y, fonce!

Grâce à elle je n'ai jamais accepté cette pression qu'on mettait sur les épaules des filles en leur imposant l'ignorance qui permettait aux garçons, même les plus insignifiants et les plus paresseux, de briller de tous leurs feux parce que les filles devaient rester éteintes, ne jamais afficher leurs connaissances pour ne pas faire d'ombre à ces messieurs, s'oublier totalement pour permettre à leur amoureux ou à leur mari d'occuper les places de choix dans tous les domaines.

Les filles avaient la mission de s'effacer, s'effacer jusqu'à disparaître pour laisser toute la place aux hommes, leur père, leurs frères, leurs maris, leurs fils... Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais cessé de proclamer que les femmes sont les égales des hommes en toutes matières. Ce sera mon dernier souffle.

Rien n'était planifié dans ma vie. J'ai juste suivi le conseil de Marie-Louise et j'ai foncé. Je n'ai jamais eu le temps de vraiment planifier quoique ce soit, les choses me sont arrivées. J'ai choisi de ne jamais dire non à tous les défis que la vie m'a offerts et grâce à cette attitude, je ne me suis jamais ennuyée, ce qui est le plus beau cadeau que la vie m'ait fait.

Ce matin encore, je me suis même dit qu'aujourd'hui, si j'en avais eu la possibilité, je serais bien partie avec Julie Payette dans l'espace... Elle aussi, à sa façon, elle casse le moule et elle ouvre des horizons pour les femmes. Partout, dans tous les domaines, les portes s'ouvrent. Votre responsabilité sera de ne jamais les laisser se refermer... je compte sur vous.

Moi hélas, j'ai vieilli. C'est inévitable. J'ai gardé un haut degré de curiosité qui me fait désirer voir ce que le monde va devenir, le rôle que les femmes vont y jouer et si Pauline sera Première Ministre... J'ai bien le droit de rêver. J'espère rester une vieille sympathique et allumée. Je sais bien que le monde va changer et que ça ne fait que commencer. Il reste tant à faire. J'aurai la satisfaction d'avoir remis mes idées cent fois sur le métier et d'avoir participé à l'avancement des femmes.

Si bien que ce soir, je reçois ce Doctorat avec fierté et humilité et je vous mobilise tous, et toutes, pour la suite du monde.

Merci du fond du cœur. ■

LISE PAYETTE — 13 JUIN 2009

## La franche parlure de la vieille Bédée

Luc Bédard, Psychologie pré-universitaire

Je suis un gars. Vous l'ai-je dit? Sûrement, mais bon, au moment où l'on s'apprête à sévir dans *Pédagogie entre Elles*, une petite ligne de botox dans l'Y du chromosome identitaire ne peut pas faire de tort. Je suis un gars, j'assume et bombe le torse, comme l'exprime si candidement un mec du film *Domination masculine*, pas encore relevé, le pauvre chou, d'une opération visant à lui augmenter la taille du gourdin.

Femme, certes, je l'ai été, comme en témoigne la photo ci-contre, et comme nous le fûmes toutes avant c'te maudite opération de la nature qu'on appelle différenciation sexuelle. Entre la huitième et la douzième semaine de la vie intra utérine, genre, si on a à en avoir, c'est là que ça se passe. Une séance de *rebirth* transnatal m'a d'ailleurs récemment permis de revivre ce moment, et laissez-moi vous dire que c'était pas la joie : jusqu'à ce que résonnent finalement dans mes petits osselets les hautbois et trompettes de la masculinité, je vivais dans une peur panique de demeurer fille.

confirmer leurs présences auprès de Mireille Bénard au 514 598-2030 ou par courriel :

[mireille.benard@csn.qc.ca](mailto:mireille.benard@csn.qc.ca).

**Le 8 mars** toujours, une action similaire se déroulera à Laval à 16h 30 : le rassemblement est prévu au métro Montmorency. Pour clore cette journée un souper spectacle, sous le thème « **Femmes en mouvement, célébrons** » se déroulera au Château Royal à compter de 17h 30. Le coût du billet pour ce spectacle à saveur internationale est de 15 \$ (souper inclus)

Les activités autour de la Troisième Action internationale de la Marche Mondiale des Femmes se clôtureront **du 12 au 16 octobre 2010**.

**Six journées de marche** seront alors organisées dans toutes les régions du Québec. À chacune de ces journées, les femmes marcheront en ciblant un des champs d'action de cette grande marche : l'autonomie économique, le bien commun et l'accès aux ressources, la violence envers les femmes, la paix et la démilitarisation, le droit des femmes autochtones.

Tous et toutes ensemble, nous irons marcher pour défendre notre projet de société, nos valeurs, nos acquis et nos droits. ■



L'auteur, n'eût été de la différenciation sexuelle.

En 1953, alors que je passais du néant à l'être, les femmes avaient pourtant tous les droits. Celui de voter à condition de ne pas exercer le pouvoir; celui de ne pas signer de chèques, de ne pas détenir d'hypothèque, de ne pas, en général, se mêler de budget autre que celui du modeste pécule familial. Elles avaient aussi le droit de faire l'amour aussi souvent que le voulaient leur mari et le curé. Et celui de faire des petits, des petits et encore des petits. Ma mère a eu dix grossesses dont sept vivantes, la première à trente ans rapport qu'il fallait d'abord se trouver un mari qui devait d'abord se trouver un job. Moi qui ne voudrais jamais d'enfants de peur d'être insécure, je n'étais décidément pas du bois dont on faisait les mères.

Bien sûr, la nature est par nature un peu mafieuse et n'accorde pas à un sexe tous ces avantages sans se prendre une petite *cut* au passage. Ainsi, entre autres limites, les femmes de ce temps-là traînaient semble-t-il la réputation de n'avoir pas inventé la poudre. C'est du moins ce que j'en conclusais alors que, bien au chaud à l'abri de la paroi utérine, j'entendais les blagues à leur propos que racontait mon mononcle Paul, le comique de service de la famille. Si j'avais pu alors prévoir que quelques dizaines d'années plus tard, elles y seraient brièvement délogées par les newfies, ça ne m'aurait pas rassuré, conscient alors qu'elles y reviendraient tout aussi sec après un shampoing au peroxyde.

À défaut d'intelligence cependant, on leur concédait de l'intuition, une espèce de patente diabolique qui faisait pressentir les incendies et conseiller les premiers ministres et présidents, dont on n'a jamais su vraiment la nature mais dont on se doutait bien qu'il y avait du pas naturel là-dedans. Étant encore embryon de femme à l'époque, il me restait un atome ou deux de cette intuition qui me susurrait de ne surtout pas m'y fier, qu'il s'agissait tout au plus d'un prix coco<sup>1</sup>. Plus prosaïquement, je devais apprendre, dans mes études subséquentes et supérieures, que la pensée intuitive se situait, sur la grille piagétienne, au stade de développement d'un enfant de sept ans environ. Et vous croyez que j'aurais voulu être de cette race? Me faire écoeurer toute ma vie? Je ne pouvais savoir qu'Yvon Deschamps, qui lui serait de notre bord, du bord des femmes je veux dire, ferait un tabac en caricaturant merveilleusement ces croyances imbéciles, mais si je l'avais su, j'aurais su aussi qu'il enfanterait sans le vouloir des générations d'imitateurs débiles baptisant Deuxième degré ou *In rectitude* politique leurs calembours poussifs, beurk.

Rien que d'y penser, tiens, je me pompe. Il faut dire que même intra-utérin, j'avais les pulsions qui faisaient boum-boum. Or qui dit pulsion dit libido, je ne vous le fais pas dire. Les femmes de cette époque faisaient l'amour, vous le sauriez si vous aviez lu attentivement mon deuxième paragraphe, mais la jouissance n'était semblait-il pas leur rayon. La psychanalyse et les curés semblaient s'être liés pour leur faire ignorer jusqu'au terreau physiologique qui ferait sortir de leur gorge ces oh! et ces ah!, sans parler de ces encore! sous les coups de bélier répétés de leur *rambo* de salon. C'est peut-être pour ça que quand on les violait, elles

---

*Les femmes, en mon temps embryonnaire, n'avaient pas non plus de métier. Certes, il y eut de tout temps quelques garde-malades au service des hommes et de Dieu, et le fantasme de l'infirmière cochonne fit les beaux temps des conteurs d'histoire de taverne.*

---

aimaient ça sans le savoir, et que quand on ne les violait pas, elles rêvaient qu'on le fasse. En attendant, on les tâtait jeunes et on leur envahissait l'aura avec des regards salement masturbateurs. Mes sœurs nées avant moi se faisaient ainsi dévisager, si l'on peut dire, par des mononcles au demeurant fort enjoués, qui, l'air de ne pas y toucher, prenaient avantage de la parenté.

Parmi les choses que je ne savais pas encore et qu'il était préférable que je continue à ignorer, c'est que la psychanalyse alliée à la bêtise ne s'arrêteraient pas là. La très respectée Françoise Dolto allait plus tard offrir aux femmes une somptueuse ligne d'orgasmes plus jouissifs les uns que les autres, le *nec plus ultra* du lot étant l'orgasme utéro-annexiel, une pétarade explosive... dont la femme ne gardait malheureusement aucun souvenir *because* elle en perdait conscience, son partenaire demeurant le seul témoin objectif (*sic*) de son extase. Trop compliqué pour moi, ça. Je me savais déjà inadapté social et surtout fort maladroit, du genre à m'emmêler dans mes filages, hurlant de plaisir à changer un pneu tout en lisant pendant l'amour.

Les femmes, en mon temps embryonnaire, n'avaient pas non plus de métier. Certes, il y eut de tout temps quelques garde-malades au service des hommes et de Dieu, et le fantasme de l'infirmière cochonne fit les beaux temps des raconteurs d'histoire de taverne. Et il y avait les maîtresses d'école, bien sûr. Mais je ne me voyais vraiment pas là. À l'époque, être maîtresse d'école relevait du biathlon avec pas de ski et pas de carabine. Ça ne donnait pas beaucoup plus de pouvoir et d'argent que d'être la servante du curé. D'ailleurs, l'une n'empêchait pas l'autre, et on en vit plus d'une devenir la maîtresse du curé. Il fallait, pour survivre en ce métier, une force que je n'aurais pas, entre les petits *bums* du quartier pauvre où je naîtrais et leurs pères avinés qui fabriquaient des *strappes*<sup>2</sup> pour les éduquer.

Quand on arrivait à l'école supérieure, là, c'était autre chose. On n'y trouvait plus que des maîtres autoritaires et des étudiants cravatés et disciplinés. Je ne pouvais savoir qu'un jour les cégeps existeraient et que les filles en forceraient les portes de même que celles des moyenâgeuses universités. Si je l'eusse su, j'eusse su aussi que chez-nous, quand l'argent viendrait à manquer, ce seraient mes sœurs aînées, les mêmes qui s'étaient fait tâter, qui tâteraient de la shop de couture avant la fin du secondaire, et vivraient la vie de *factrie*, dixit Clémence, où il ferait noir aller-retour. Et le noir, j'en avais déjà plus que ma claque.

Non mes amis, il fallait un courage fou pour naître – ou devenir, comme dirait l'autre-femme en cette époque qui me conçut. Tout y était à faire et l'on ne pouvait rien obtenir qu'on n'eût arraché. Ce n'est donc ni la détermination ni l'amour du pouvoir qui me fit, vers la huitième semaine de ma vie, me coller à la cavalerie des dominants. Faible, vulnérable, insécure, je n'aurais pas tenu deux semaines dans le camp des dominées.

Je ne pouvais rester femme. Je n'en avais décidément pas les couilles. ■

## Notes de Bédé

[Note 1] Pour les jeunes: le prix coco, dans les glorieux temps de la Poule aux œufs d'or de mon enfance chérie, était un prix de consolation. Vous noterez que le fait de ne pas savoir si ce terme existe dans l'actuelle mouture de ce quiz hop-la-vie est à mettre au compte du poids écrasant de notre tâche qui m'empêche de faire des recherches sérieuses pour mes articles.

[Note 2] Encore une précision pour les jeunes, mais lisez comme il faut, mononcle n'a pas que ça à faire : les strappes étaient des lanières de cuir, genre ceinture d'un demi-pouce d'épais, servant à discipliner les cancrès. Oui, je sais, on en aurait bien besoin aujourd'hui avec les enfants de la réforme qui s'en viennent. Et non, je n'y ai personnellement jamais goûté, contrairement à plusieurs de mes petits camarades que j'avais calomniés, hé, hé, hé... ■

# La précarité telle que vécue par des enseignantes du Vieux Montréal

Par Michèle St-Denis, enseignante précaire, Psychologie pré-universitaire

En ce jour du 8 mars, nous sommes fières de présenter dans cet article, la synthèse de témoignages d'enseignantes précaires de notre collège. Merci à Sophie Lorrain, Sciences et techniques de gestion ; Sylvie Prévost, Éducation à l'enfance ; Julie Roussin, Psychologie pré-universitaire.

## *La précarité qu'ossa donne ?*

Patience, persévérance, flexibilité, créativité, ténacité, débrouillardise, ingéniosité, courage, ... mais à quel prix!

Au prix d'un stress incessant ; d'inquiétudes omniprésentes ; d'abnégations ; d'improvisation ; d'absence de disponibilité pour celles et ceux qu'on aime, de vie sociale, de sécurité financière, de revenu décent, de loisirs, de sommeil, de sentiment de compétence personnelle, de satisfaction au travail, de présence adéquate auprès de nos étudiants, d'engagement dans notre institution. En fait, au prix d'un manque flagrant de qualité de vie!

Qui peut vivre sereinement en ne sachant jamais, de six mois en six mois, quel sera son gagne-pain ? Comment s'adapte-t-on lorsque qu'à chaque session, on ne peut prévoir ce qui sera : chômage ou travail surchargé ? Comment s'organise-t-on lorsqu'on apprend à quelques jours d'avis que les six prochains mois seront consacrés au travail sept jours semaine ?

## *Comment cela est-il possible ?*

(Exemple issu de plusieurs témoignages)

Bonheur, dès ma première session d'embauche, on m'offre une tâche pleine! C'est merveilleux! Je vais gagner ma vie convenablement, je vais partager avec mes collègues, je vais avoir une vie normale. Mais oups, j'avais oublié que je suis « précaire » et que dans ce cas, un temps plein veut dire deux, trois ou quatre nouvelles préparations de cours et ça, sans compter l'encadrement des 150 étudiant-es qui les suivront. Préparations, corrections, rencontres d'étudiants, préparations, corrections, rencontres départementales, préparations, corrections, ... tapisseront ma vie pour les cinq prochains mois.

Adieu famille, ami-es, conjoint, loisirs, doctorat, oubliez-moi pour un moment, je rentre au cloître de l'enseignement. Étudiant-es n'en demandez pas trop, j'ai peu de disponibilité pour vous, je dois préparer vos cours et corriger vos travaux et examens. Puis le temps passe à une vitesse effroyable et ouf! je réussis à passer à travers cette première session, je suis verte de la tête aux pieds, mais vivante et comme je ne veux surtout pas revivre cela une autre fois, j'essaie donc de mieux planifier la prochaine session.

---

*Qui peut vivre sereinement en ne sachant jamais, de six mois en six mois, quel sera son gagne-pain ?*

---

Or voilà, qu'on m'annonce qu'il n'y a pas de tâche pour moi à la session suivante. On me l'annonce un peu d'avance pour que je puisse me trouver autre chose. Quelques choix s'offrent alors.

**Premier choix possible** : Ne pas chercher un autre emploi et espérer que des cours s'ouvriront et me seront offerts, je prends donc aussi le risque d'accepter que si rien ne se présente je mangerai « maigre » et que j'entraînerai la famille dans ce régime. Quel choix ! Quand on est en couple, l'autre peut, on l'espère, assumer un peu plus que sa part pour un temps. Mais quand on est seule et que de surcroît on est mère, quelle horreur! On s'inquiète, on espère, on prévoit des scénarios de survie et on essaie que les enfants ne s'en rendent pas trop compte.

**Deuxième choix possible** : Je me cherche un autre emploi parce que ce n'est vraiment pas envisageable de risquer de réduire massivement mes revenus (en passant, les revenus peuvent fluctuer de 30 000\$ par année, selon la tâche. Qui peut budgéter sérieusement avec ça ?). Alors, je me trouve une autre charge d'enseignement dans un autre cégep. Bon, je me dis que je vais au moins nourrir la famille adéquatement pour un autre six mois (notons que l'autre charge d'enseignement n'est pas plus stable que ce que j'ai actuellement au Vieux Montréal). Je préférerais rester au CVM, mais voilà, ce n'est pas possible, jusqu'à oh surprise! encore une fois, à quelques jours d'avis, on m'annonce finalement avoir quelque chose pour moi, des fois à temps plein, d'autre fois non! Bonne nouvelle!? Que faire ? Si je refuse la tâche, je perds ma priorité d'emploi et mon état de précarité s'aggrave. En plus, j'ai donné ma parole ailleurs et si je ne la respecte pas, je risque fort d'y perdre là aussi mes privilèges d'ancienneté. Je dois choisir entre deux grandes incertitudes. Je dois décider, et vite. La plupart du temps, on me demande de répondre dans l'heure ou les deux heures qui suivent. Alors je me dis : « tentons de négocier quelque chose ». Si c'est un temps plein qu'on me propose, je demande quelles sont les possibilités de le partager avec un-e autre collègue afin de cumuler de l'ancienneté aux deux emplois (évidemment, dans le but de me couvrir un peu pour l'avenir). Réponse : IL N'EN EST PAS QUESTION. Je dois donc choisir : est-ce que je me fais dépasser ou est-ce que je me « brûle » à l'autre emploi ? Où l'avenir sera-t-il meilleur ? Je réfléchis, la gâchette sur la tempe. Le collègue ne peut pas attendre, je prends ou je laisse. Tant pis pour moi. Souplesse à sens unique!

Si par ailleurs, on m'offrait un temps partiel et que je doive compléter avec un autre emploi pour obtenir une rémunération équivalente à un temps plein, je tente de négocier la possibilité d'aménager l'horaire afin d'harmoniser les deux emplois. Quelle hérésie! Qu'avais-je bien pu penser? Je dois m'adapter à l'horaire du cégep. Et puisque je tiens vraiment à garder ma priorité d'emploi, j'accepte les conditions du collègue et là, je stresse amplement et je fais preuve d'une grande virtuosité pour tout arrimer. Je recommence donc à travailler sept jours semaine et plus (ceci veut dire soirs et nuits) pour tout concilier et surtout pour tenter de réaliser un travail à la hauteur de mes exigences. Mais la réalité est que j'ai des nouveaux cours à préparer (il est arrivé qu'en quatre sessions

---

*Quand on est en couple,  
l'autre peut, on l'espère,  
assumer un peu plus que sa  
part pour un temps.  
Mais quand on est seule et  
que de surcroît on est mère,  
quelle horreur!*

---

d'enseignement, quelqu'une ait enseigné dans deux cégeps, préparé 13 nouveaux cours et supervisé des stages). Je fais tout ce que je peux, mais ce que je peux n'est pas toujours à la hauteur de mes critères d'un travail bien fait. En résulte inquiétude, fatigue, dévalorisation, insatisfaction, culpabilité, frustrations, etc. Et je me rends compte que finalement, peu importe ce que j'aurais choisi, la situation aurait été aussi désastreuse : j'étais piégée.

## ***Le regard extérieur***

D'un point de vue extérieur, on me dira peut-être que je n'avais qu'à prendre un temps partiel et à réduire mon train de vie et celui de la famille. Mais dans la réalité, est-ce toujours possible ? Et surtout : est-ce acceptable ?

Les « précaires », sommes-nous tenues de subir un passage initiatique qui nous mette dans des conditions aussi dévastatrices ? On nous dit de s'armer de patience que dans quatre, cinq, ou six ans, tout ça va rentrer dans l'ordre, nous n'aurons pas de permanence, mais nous saurons à l'avance quelle sera notre tâche d'une session à l'autre, nous travaillerons probablement toujours au même collège et nous aurons déjà préparé au moins une fois tous les cours. Là aussi, est-ce acceptable qu'au bout de six, sept ans (et même plus), nous n'ayons toujours pas de permanence ?

Mais en attendant, nous avons deux grands mois de vacances durant l'été, ça compense.

Parlons-en des deux mois de vacances. Pas payés bien entendu, à moins d'avoir eu la chance de travailler à temps plein toute l'année. Si non, peut-être, alors qu'on termine l'année scolaire complètement lessivées, devrait-on se trouver un emploi d'été ?!

---

*Les « précaires », sommes-nous tenues de subir un passage initiatique qui nous mette dans des conditions aussi dévastatrices ?*

---

## ***On n'a même pas fait le tour de tous les inconvénients***

Nous venons de parler que de quelques exemples des difficultés de vie des précaires. Nous n'avons pas parlé des enseignantes de soirs et de fins de semaine. Eh bien là, pour la vie de famille, c'est raté ! Que fait-on des enfants, surtout quand on est seule avec eux ? Qui voyons-nous pour nous soutenir quand on n'a si peu l'occasion de croiser nos collègues ? Jusqu'à quel point pouvons-nous cumuler de charges d'enseignement pour en arriver à un revenu décent ? Car n'oublions pas l'écart de salaire entre les chargés-es d'enseignement au régulier et ceux et celles à la formation continue.

Nous n'avons pas non plus abordé l'impossibilité de prendre certains congés de type PVRTT ou congés différés ou de l'impossibilité de prendre certains engagements financiers : acheter une auto, un condo. En passant, on a même vu que pour une location de logement, l'absence de permanence pouvait causer problème.

---

*Quand on ne sait pas si on sera là d'une session à l'autre, ce n'est pas aisé de prendre des engagements.*

---

On n'a pas plus discuté des contraintes à l'implication dans divers projets de département, du collège ou du syndicat. Quand on ne sait pas si on sera là d'une session à l'autre, ce n'est pas aisé de prendre des engagements. Quand on n'arrive même pas à se faire une vie en dehors de notre charge de travail, comment peut-on en ajouter encore ? Quelle perte alors pour soi et pour les autres. Et encore, on n'a pas parlé de celles qui aimeraient bien avoir des enfants, mais qui doivent remettre à un autre temps la possibilité d'envisager un tel projet.

### ***Alors pourquoi accepte-t-on de telles conditions de travail ?***

Parce qu'on adore ce que l'on fait. L'enseignement à des jeunes du collégial est le plus beau métier du monde. Les étudiant-es nous stimulent, nous nourrissent, nous motivent. On ne peut plus s'en passer. Nous croyons en notre travail et nous sommes fières de le faire. Nous sommes cependant attristées de constater que les conditions dans lesquelles nous œuvrons, ne nous permettent pas de soutenir les étudiants autant que nous le souhaiterions. Avec de telles conditions, tout le monde perd : les étudiant-es, nos familles, nos collègues, le cégep et nous-mêmes.

À travers ce rythme infernal, nous tenons toutefois à souligner que nos collègues nous offrent un formidable soutien. Merci.

### ***Alors à qui sert le maintien de ces conditions inacceptables ?***

Aux coffres de nos employeurs ? À leur cote de bonne gestion à faibles coûts ? ...

### ***« Les unions qu'ossa donne ? »***

Rien n'est plus d'actualité que ce monologue célèbre d'Yvon Deschamps. En effet, qu'ossa donne aux précaires, les unions ?

Des allié-es, une force de négociation, un espoir de jobs permanentes, l'espoir d'enfin vivre et goûter pleinement le plaisir de notre travail, l'espoir d'accéder à une plus grande qualité de vie. ■



# Solidarité avec les femmes haïtiennes

Par Lilia Selhi, Sciences et techniques de gestion

Que ce soit dans les cas de catastrophes naturelles ou dans les situations de conflits armés, les femmes sont doublement victimes. La situation qui prévaut en Haïti alimente ce constat. On déplore en effet de nombreux cas de viols, facilités par le chaos ambiant. Nous avons décidé de soutenir cette année Kay Fanm, organisme qui, depuis 1984, a comme mission l'accompagnement des femmes en détresse et la promotion de la femme. Soutenue par l'ONG canadienne Droits et Démocratie, son action s'articule autour de cinq programmes :

1) **Réhabilitation des femmes et des fillettes violentées**

Ce programme a pour but de fournir un accompagnement aux femmes, fillettes et adolescentes victimes d'agressions sexuelles, de maltraitance et de violence conjugale. Il comprend un appui au niveau des services de soins médicaux et psychologiques, les recours judiciaires et conseils juridiques, la médiation de couple, la thérapie de groupe.

2) **Promotion des droits des femmes**

Kay Fanm utilise les méthodes les plus variées pour faire la promotion des droits des femmes au sein de la société (émissions de radio, char carnavalesque, carte de vœux de la St Valentin, drapeaux du 18 mai, concours de rara, conférence-débat, dîner-causerie, séances de sensibilisation dans les écoles et les églises etc.)

3) **Initiatives de génération de revenus**

Kay Fanm essaie de combattre par tous les moyens la féminisation de la pauvreté en soutenant les initiatives économiques des femmes des secteurs populaires. Ces initiatives incluent des jardins collectifs, la mise sur pied d'un système de microcrédit, des ateliers de production, etc.

4) **Formation**

Le programme de formation porte principalement sur le renforcement organisationnel des groupes de femmes. Il comprend 10 modules et s'opérationnalise sur une période de deux ans.

5) **REVIV**

Le centre REVIV offre aux victimes un accompagnement complet en vue de leur permettre de faire face et de surmonter leurs traumatismes. Outre l'hébergement temporaire, le centre dispense également des soins médicaux, des services juridiques et un accompagnement psychologique et spirituel. ■

## Assemblée générale IMPORTANTE

Prochaine assemblée générale syndicale :

le **mercredi 17 février, à 14h**,  
au local 4.82a.

Nous devons voter pour donner des mandats à nos négociateurs et le nombre de voix est important.

Il est donc **impératif que nous soyons nombreux à cette assemblée.**

Comme toujours, **tous** les enseignants du CVM sont les bienvenus, nouveaux inclus!

On vous attend en grand nombre. ■